

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 132

Avril 1995

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
COLLÈGE DE FRANCE
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

Correspondance administrative et Bulletin:
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière:
Société française d'égyptologie, même adresse.

Compte de Chèques Postaux: N° 2093-33 S, Paris.

Compte bancaire: Crédit Agricole, quai de la Rapée, 75561, Paris Cedex 12.

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Correspondance scientifique:
M. J. Vercoutter, 25 rue de Trévise, 75009 Paris.
M. D. Devauchelle, 31 rue du Chemin Vert, 75011 Paris.

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 132 Avril 1995

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

1er Avril 1995

L'Assemblée ordinaire s'est réunie à 10 heures 30, sous la présidence de M. Jean Leclant, vice-président.

Compte rendu de la précédente Assemblée ordinaire

Mme Véronique Laurent, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du juin 1994 (BSFE 130), aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

Mme Nicole Barthe, M. Louis A. Christophe, Mme Simone Cébron, M. et Mme Philippe Cuvillier, M. Jean-Claude Degardin, M. Didier Devauchelle, Mlle Nicole Genaille, le Professeur Nicolas Grimal, M. Jacques Grissonnanche, le Professeur M. Heerma van Voss, M. Christian Lawniczak, le Docteur Jean Murat, Mme Liliane Palà, Mme Nicole Pillet, le Docteur Philippe Pomar, M. Bernard Poyau, Mlle Chloé Ragazzoli, Mme Françoise Rommens, Mlle Chantal Salles, le Professeur Roland Tefnin, le Professeur Michel Valloggia, le Professeur Claude Vandersleyen, Le Professeur Jean Vercoutter.

Nouveaux membres

M. Philippe Aycard, M. Pierre Belliard, Mlle Isabelle Berchon, Mlle Anne-Valérie Boutin, M. Jean-G. Buquet, M. Michel Chauveau, Mlle Violaine Chauvet, M. Romuald Chéchin, Mlle Annie-Dominique Chevalier, Mme Carmen Colongo, Mme Marie Joseph Courpied, Mlle Stéphanie Deschamps, M. Arnault Duhard, Mr. Christopher Eyre, M. Jean-Marie Farret, Mlle Virginie Flattot, Mlle Nicole Genaille, Mlle Sylvie Guichard, Mme Béatrice Heidsieck, M. Daniel Huot, Mlle Marie-Jeanne Itié, M. Just Jonaton, Mme Evelyne Lafon, Mlle Anne Magaud, Mlle Laure Mamy,

M. Roger Maudhuit, M. Jean Mely, Mme Monique Ménard, M. Cyril Morana, Mlle Agnès Morelon, M. Albert Noël, M. Jean Pedrera, M. Michel Petit, M. Jean Jacques Philippe, M. Louis Pichon, Mlle Lydia Pravisani, M. Bertrand Prévost, Mlle Chloé Ragazzoli, Mlle Isabelle Regen, Mlle Chantal Salles, M. Jean Paul Serre, Mme Monique Simille, Mme Monique Taillat, Mme Liliane Veret, Mme Marie-José Zucchetta, Ägytologisches Seminar de l'Université de Bâle, Le Museum d'Histoire Naturelle de Colmar, The Cleveland Museum of Art.

Nouvelles de la Société

— Le Président de séance, M. Jean Leclant, annonce que le Président Jean Vercoutter a été victime d'un accident et lui exprime, au nom de tous, ses vœux de prompt rétablissement.

— Notre appel lors de la dernière Assemblée Générale concernant la recherche d'un local a trouvé un écho favorable auprès d'un de nos membres très dévoué, M. Varlot Dautray. Grâce à lui le Secrétariat a pu s'installer dans un local exigu mais à proximité du Collège de France, au 22 de la rue des Bernardins. Qu'il trouve ici l'expression de notre très vive reconnaissance. Il faut noter que l'adresse de la Société demeure celle du Collège de France, place Marcelin Berthelot, 75231 Paris Cedex 05. Le numéro de téléphone est inchangé: 40 46 94 31

— Le 18 mars dernier le Comité de la Société s'est réuni en assemblée extraordinaire pour examiner un projet émanant de M. Bergerot qui proposait que la revue Egyptes dont il était le directeur soit désormais publiée par la SFE avec l'aide de l'IFAO. Il s'agissait de créer une nouvelle revue composée d'Egyptes, du BSFE et du BIA.. Au cours de la discusion il est apparu que le contenu et la finalité des différentes publications n'étant pas de même nature ne s'adressaient pas au même public. En outre il y avait des obstacles financiers difficilement surmontables pour la SFE. Le projet bien que séduisant n'a pas été retenu. Le Comité s'est interrogé pour savoir s'il serait souhaitable d'apporter des modifications au Bulletin. Il appartient aux membres de la Société de donner leur avis. Avec la prochaine convocation à l'assemblée ordinaire du mois de juin, ils recevront un petit questionnaire à ce sujet auquel ils voudront bien répondre si le sujet les intéresse.

— La prochaine séance aura lieu le 24 juin 1995

Nécrologie

L'IFAO fait part du décès du Reis **Mahmoud Hassan Khalifa** survenu en son domicile de Medinet Habou, le 28 février 1995

A l'automne dernier le **Docteur Charpentier**, membre de la Société, retiré à Cogolin, nous a quittés dans sa 84ème année. Né à Saint Denis il avait succédé à son père, médecin à Clichy. Avec lui il avait connu Céline. Sa famille était originaire de Neuvy-sur-Loire et il vit encore, dans son enfance, le transport des poteries de la Puisaye qui descendaient la Loire vers Nantes. Son épouse antiquaire était originaire de l'Aisne et ils possédaient une maison de vacances près de Jenouville dans la Manche. Dix ans avant de prendre sa retraite il commença à étudier l'égyptologie et devint l'un des lecteurs les plus assidus du Cabinet d'Égyptologie. Dans la logique de ses qualifications scientifiques il entreprit de réunir les matériaux indispensables à l'établissement d'un lexique de la botanique de l'Égypte ancienne. Ce fut chose faite en 1979 et le travail, reconnu par le monde égyptologique, fut édité dans les années 80 par le Trismégiste. Il continua à perfectionner ce lexique et, jusque dans les deniers mois de son existence il traduisait pour son plaisir personnel, les textes du temple d'Edfou. D'une grande générosité, possédant parfaitement le langue de Goethe, il n'hésitait jamais à faire partager ses connaissances. Il était devenu l'un des spécialistes de la botanique de l'Égypte ancienne et un bon connaisseur des textes gréco-romains. Avec lui a disparu une personnalité attachante de l'égyptologie et de notre Société. J.Cl. Degardin

Aux familles éprouvées la Société présente ses plus sincères condoléances.

Nouvelles de l'Égyptologie

En France:

— Il a été fondé le 26 octobre 1994, avec le soutien de l'UNESCO, l'Association Internationale des Amis des Musées d'Égypte. Renseignements et inscriptions auprès de A.M.E., 23 rue Lecourbe, 75015 Paris

— A l'Auditorium du Louvre, le mercredi 19 avril une journée sera consacrée aux musées d'université avec notamment la participation de Mme Barbara Adams du Petrie Museum de l'University College à Londres.

— Toujours à l'Auditorium du Louvre, le mercredi 10 mai une autre journée sera consacrée aux musées de sites avec la participation de Mme Madeleine El Mallah, directrice du musée de Louqsor.

— ainsi que deux conférences: le lundi 29 mai à 12 heures: *«Recherches sur l'Égypte prédynastique: les fouilles d'Adaïma»* par Beatrix Midant -Reynes et le vendredi 30 juin à 12 heures *«Recherches sur les pyramides à la lumière des fouilles de Dahchour»* par Rainer Stadelmann de l'Institut Archéologique allemand du Caire

— Du 19 mai au 6 novembre 1995 se tiendra au Musée Granet à Aix-en-Provence une exposition intitulée *«Les derniers Pharaons, l'Art en Égypte du VIIe au IVe siècle avant J.-C.»*, sous la responsabilité de M. Bernard Terlay du musée Granet et de M. Christophe Barbotin, conservateur au département égyptien du Louvre. Le catalogue de la collection égyptienne d'Aix sera publié à cette occasion.

— Le congrès de la Sophau aura lieu du 15 au 18 juin 1995 à Strasbourg. Les thèmes en seront: «Oracles et Prophéties dans l'Antiquité» et «Les réseaux et le traitement de l'informatique en Histoire Ancienne et dans les sciences de l'Antiquité». Pour tous renseignements s'adresser à M. J.M. Salamito, Palais Universitaire, place de l'Université F-67084 Strasbourg.

A l'étranger

— L'Association francophone de coptologie vous invite à la Septième journée d'Études Coptes, les 17 et 18 mai 1995 à l'Université de Neuchâtel, Suisse. Renseignements et inscriptions auprès du Dr. Folker Soegert, Faculté de théologie, Faubourg de l'Hôpital, 41, CH-2000 Neuchâtel, Suisse

— Rappelons que l'Institut d'Archéologie de la Faculté des Lettres de Palerme organise un congrès qui se tiendra à Rome et à Pompéi du 13 au 19 novembre 1995. Le thème sera L'Égypte en Italie de l'Antiquité au Moyen Âge. Les inscriptions sont à adresser au Secretary of Congress, c/o Istituto di Archeologia, Facoltà

di Lettere, Università di Palermo, Viale delle Scienze, 90128 Palermo, Italie. Tel: 091/6565168/267. Fax: 091/421194.

— Le VII[e] Congrès de l'Association Internationale des Égyptologues se tiendra à Cambridge du 3 au 9 septembre 1995. Renseignements et Inscriptions: Congress Office, 3 Doughty Mews, London WC1 2PG. Fax: 0171-404 6118

Publications récentes

Parmi les ouvrages récents la Société a reçu:

— Le Bulletin de la Société Française des Fouilles de Tanis, 7 (1993), fasc. 1 et 2

— Orientalia Argentina, X (1993)

— Vestnik, 3 (1994)

— Polish Archeology in the Mediterranean- Reports 1993, Varsovie (1994)

— Miroslav Verner, Forgotten Pharaohs, Lost Pyramids, Abusir. Academia, 1995

Rectificatif au corrigendum paru dans le Bulletin 131

Le texte exact était: Dans l'article de Mlle Geneviève Pierrat intitulé «A propos de la date et de l'origine du trésor de Tôd» paru dans le BSFE 130, **il a été imprimé**

— «Thoutmosis II» au lieu de «Thoutmosis III», p. 21

— «IX[ème] dynastie» au lieu de «XII[ème] dynastie, p. 24, dernière ligne.

TARIF DES COTISATIONS
pour 1995

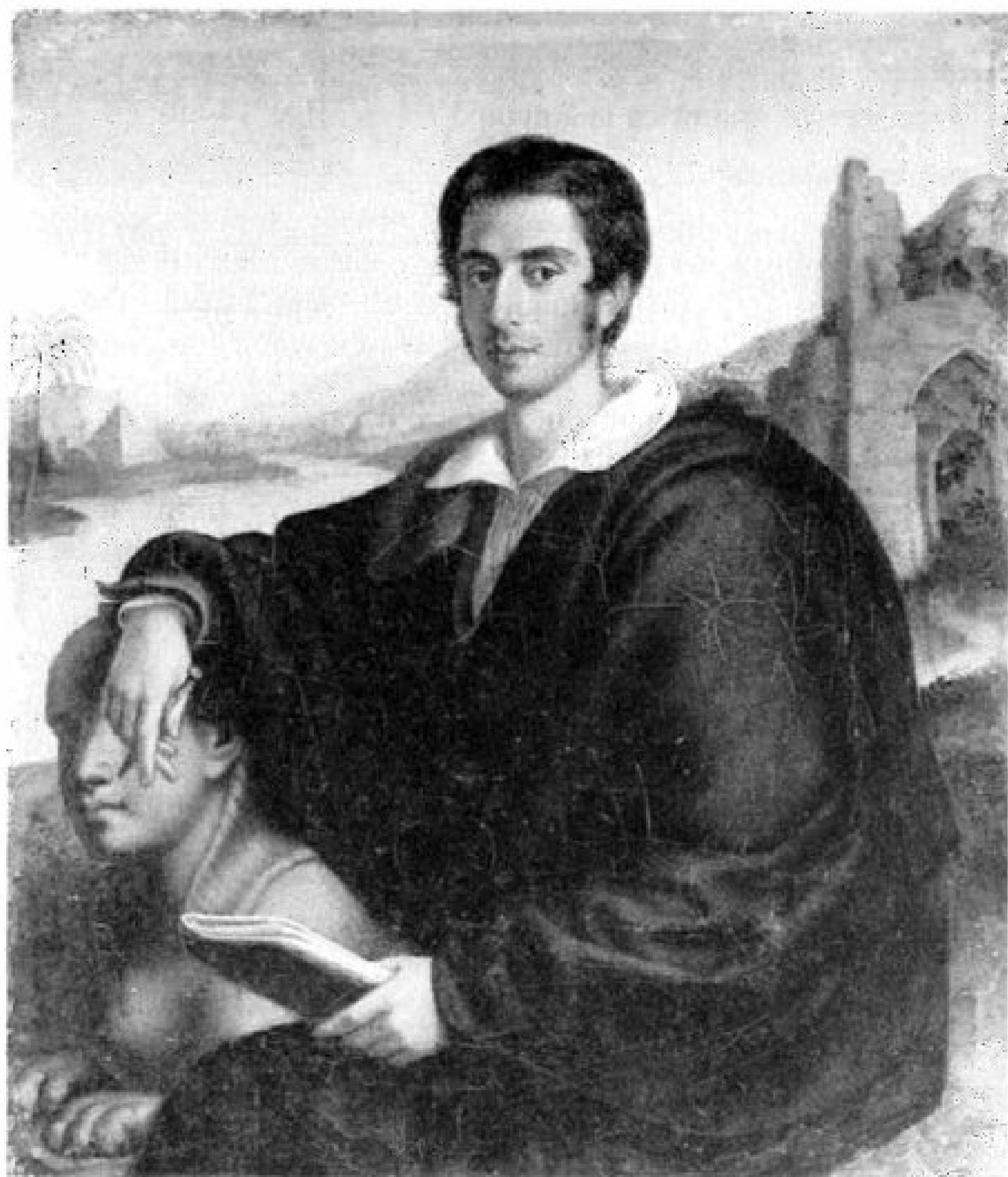
Membres donateurs .... à partir de 1000 francs

Membres bienfaiteurs .... 430 francs
(avec service gratuit de la Revue d'Égyptologie)

Membres titulaires .... 180 francs

Membres étudiants (moins de 26 ans)......................... 100 francs
(avec justificatif)

Libeller les titres de paiement au nom de:
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
C.C.P.: PARIS 2093 33 S ou par chèque bancaire.



UN PORTRAIT DE CHAMPOLLION EN HONGRIE

Péter GABODA
Budapest

Dans l'iconographie de Jean-François Champollion[1], une place de choix peut revenir au portrait qu'on garde au Musée Blaskovich à Tápiószele en Hongrie (N° d'inv.: 67.588.1), portrait dont on suppose qu'il a dû être le modèle[2]. La peinture de petite dimension (21 × 17 cm) peinte à l'huile sur toile, représente un jeune savant (un cahier et un ustensile servant à écrire dans les mains), à l'arrière-plan les attributs de son thème de recherches (les monuments pharaoniques et islamiques caractéristiques de l'Égypte, parmi lesquels le Nil fait des méandres). En effet, les lourdes paupières orientales arquées et le nez allongé semblent indiquer le bien-fondé de l'identification avec Champollion[3].

Si le tableau s'avère authentique, le peintre inconnu a fait le portrait de Champollion dans sa vingtième année environ; ce portrait peut donc être considéré comme sa première représentation. Nous avons en face de nous un jeune professeur grenoblois (vers 1810) déjà engagé dans l'égyptologie mais n'ayant pas encore déchiffré les hiéroglyphes.

La famille Blaskovich est entrée en possession du tableau d'une façon inconnue[4]. Il se peut que Gyula Blaskovich l'ait acheté en 1848 aux enchères organisées pour la vente de la succession de János Pyrker, archevêque d'Eger (Hongrie), d'où proviennent la plupart des tableaux de la collection Blaskovic. (Hélas, la catalogue des enchères n'a pas indiqué, pour la plupart, les peintres et le sujet des tableaux vendus). Au sommet de sa carrière, de 1821 à 1826, Pyrker — pontife, littérateur et collectionneur d'objets d'art — a rempli les fonctions de patriarche de Venise, et c'est là

qu'il a fait l'acquisition d'une partie importante de sa collection de tableaux[5]. (En 1836, il a fait don de la majorité des tableaux à la nation hongroise, pour n'en garder que quelques-uns). Autre fait relatif à la provenance du tableau et également digne d'attention: Pyrker et Champollion ont séjourné en Italie du Nord à peu près à la même époque (de 1824 à 1826).

NOTES

1. Pour les différentes représentations de Champollion, cf. CHAMPOLLION-FIGEAC, A., Les deux Champollion, Grenoble 1887, 76-8; HARTLEBEN, H., Champollion. Sein Leben und sein Werk, Berlin 1906. II. 604-; DEWACHTER, M., La Collection égyptienne du Musée Champollion, Figeac 1986, I., *id.*, Un portrait inédit de Champollion en 1829 et trois nouveaux carnets relatifs à l'expédition franco-toscane, RdE 38 (1987) 198-201; *id.*, Champollion. Un scribe pour l'Égypte. Paris, 1990 (illustrations); KETTEL J., Jean-François Champollion le Jeune. Répertoire de bibliographie analytique 1806-1989, Paris 1990, 289.

2. Pest megye műemlékei (Les monuments du département de Pest) II, Budapest 1958, 190 et 194 (illustration No. 273); GENTHON, I., Magyarország művészeti emlékei, (Objets d'art de la Hongrie) II, Bp. 1961, 292; H. TAKACS, M., A Blaskovich Múzeum képgyűjteménye, (La collection de tableaux du Musée Blaskovich), in Blaskovich emlékkönyv (Mélanges Blaskovich) [réd.: G. Móró Cs.], Szentendre 1993, 125-126.

3. Voir surtout les deux gravures de Champollion: Dewachter, Champollion. (*op. cit.n.* 1) 25 et 128.

4. Sur l'histoire de la famille Blaskovich, voir G. MORO Cs., A Blaskovich család útja a felemelkedéstől a műgyűjtésig, (Le chemin de la famille Blaskovich de l'ascension jusqu'à la collection des objets d'art, in Blaskovich emlékkönyv, *op. cit.* (n. 2) 19-61.

5. Concernant la galerie de tableaux Pyrker récemment: KISS, P., A Pyrker-képtár sorsa Egerben a 19-20. században es Pesten 1848-ig, (Le sort de la galerie de tableaux Pyrker à Eger aux XIXe et XXe siècles et à Pest jusqu'à 1848), Művészettörténeti Értesítő 1987, 131-141; H. TAKACS, M., A Pyrker Képtár a Szépművészeti Múzeumban, (La galerie de tableaux Pyrker au Musée des Beaux-Arts-Budapest) in Pyrker emlékkönyv (in Mélanges Pyrker), Eger 1987, 207-221.

TÉMOIGNAGE DE L'URBANISATION DE LA CÔTE MÉDITERRANÉENNE DE L'ÉGYPTE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE À LA LUMIÈRE DES FOUILLES DE MARINA EL ALAMEIN.

W.A. DASZEWSKI
Trêves

Nous savons relativement peu sur l'urbanisme et le caractère des habitations privées dans les villes de l'extrême nord de l'Égypte à l'époque ptolémaïque et romaine ancienne. Les fouilles des agglomérations urbaines ont été conduites surtout à l'intérieur du pays, voire dans le Fayoum. Les villes telles Karanis, Dionysias, Tebtunis, les mentions papyrologiques sur Philadelphie ou Oxyrynchos et les fouilles d'Antinoupolis, de Ptolémais ou de Hermopolis en Haute-Égypte nous donnent beaucoup d'informations mais leur utilité pour la zone méditerranéenne du pays reste limitée. Et pourtant, cette zone était loin d'être vide et déserte comme elle l'était encore il y a quelques années. Bien sûr, Alexandrie, la grande capitale de l'Égypte ptolémaïque fait exception. Mais dans l'antiquité, elle n'était pas la seule. Les auteurs anciens, par exemple Strabon et Claude Ptolémée, pour ne mentionner qu'eux, nous enseignent que toute la côte nord de l'Égypte était parsemée de petites villes, de villages et de ports[1].

Revenons en Alexandrie. En termes archéologiques, que connaissons-nous de l'organisation urbaine de cette ville grandiose? Mahmoud El Falaki, l'astronome de la cour de Khédif Ismaël a dressé vers 1865-1866 un plan de ville qu'il a publié en 1872[2]. Sur la base de presque 200 sondages exécutés dans différents endroits de la ville, il a montré une trame urbaine régulière hypodaméenne en croyant retrouver la ville d'Alexandre, même s'il savait bien que les rues qu'il a déblayées étaient de l'époque romaine. Les recherches suivantes exécutées surtout par les

archéologues allemands, italiens et polonais ont donné raison aux conclusions tirées par Mahmoud Bey[3]. Tous les plans consécutifs d'Alexandrie étaient basés sur ces principes. Le dernier en ligne, préparé par W. Hoepfner, l'enrichit par l'introduction d'insulae régulières et la gradation des rues selon leur importance[4]. Plus récemment encore, G. Grimm a corrigé ce plan, qu'il considérait trop grand pour l'époque haut-hellénistique en réduisant la partie orientale[5]. Ce que nous voyons, c'est un plan qui correspond très bien à la trame des grandes villes grecques telles par ex. le Pirée, Rhodes ou Priene. La spécificité d'Alexandrie, c'était le grand quartier réservé exclusivement au souverain et à sa cour. Celui-ci était l'adaption du plan, qui à l'origine correspondait mieux à la structure démocratique de la société grecque classique, à des exigences nouvelles de la monarchie hellénistique. Si donc nous connaissons bien la trame urbaine d'Alexandrie, la «substance» architecturale est presque inconnue. C'est vrai que nous avons les descriptions anciennes de plusieurs monuments publics mais les données écrites sur l'architecture de l'habitat nous manquent presque entièrement. C'est surtout à travers l'analyse des grands tombeaux souterrains d'Alexandrie, de type à péristyle et à oikos, que les savants voulaient retrouver la forme des maisons alexandrines[6]. Les fouilles polonaises des dernières années à Kom el Dikka ont mis à jour pour la première fois des fragments importants de quartiers d'habitation de l'époque romaine tardive, et les restes — malheureusement fort réduits — des maisons antérieures[7]. Ceux-ci nous montrent qu'effectivement à l'époque tardo-hellénistique et pendant les premiers siècles de domination romaine, les maisons privées au centre d'Alexandrie s'organisaient souvent autour d'une cour intérieure à péristyle ou à pseudopéristyle bordée de salles d'apparat décorées de mosaïques et de peintures et avec un riche décor architectural. Tout cela nous est parvenu dans un très mauvais état de conservation. Les informations supplémentaires sur le caractère de l'habitat privé en Alexandrie pourraient aussi être enrichies par les observations sur les maisons trouvées dans les agglomérations satellites de la grande capitale, telles par exemple, Plinthine et Taposiris Magna si les résultats des fouilles avaient été suffisamment publiés[8]. Malheureusement,

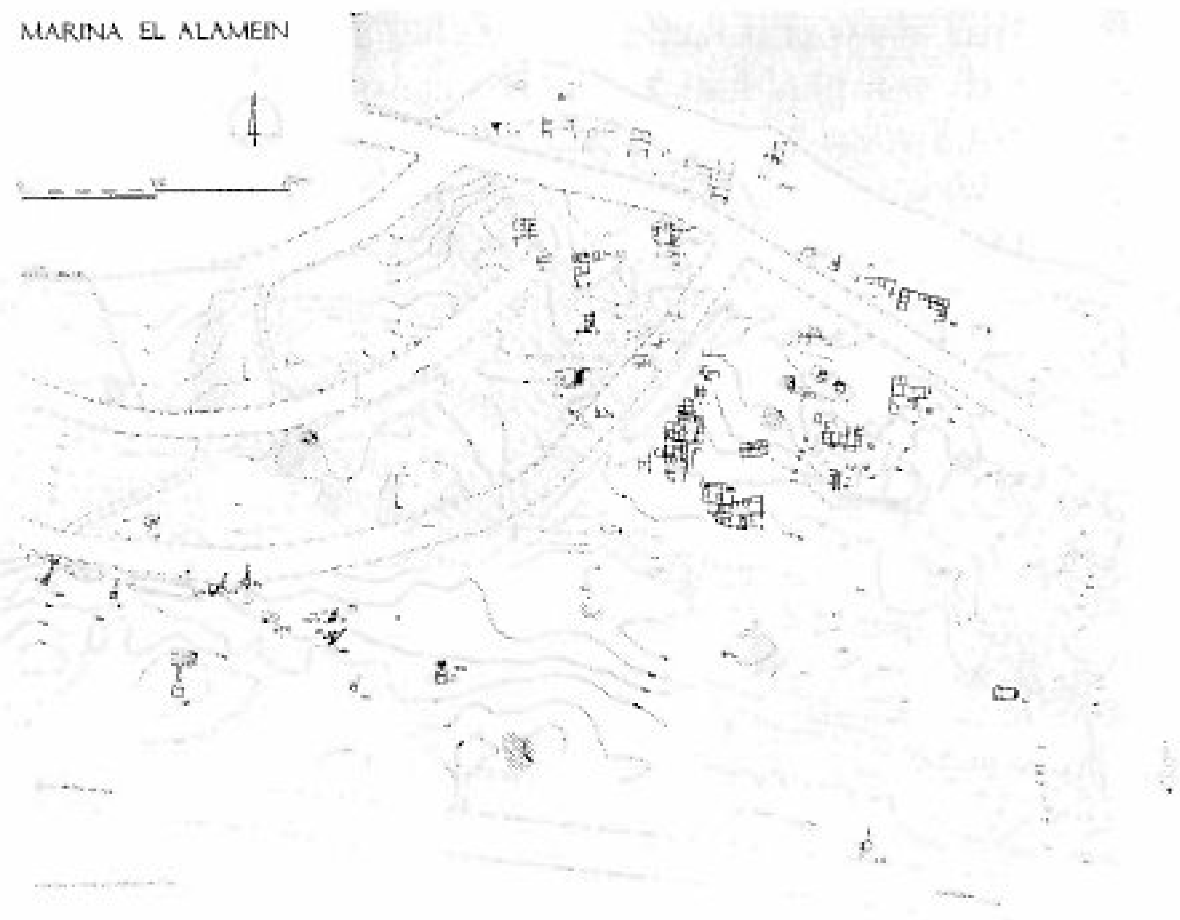


Fig. 1. — Plan d'ensemble du site en 1994 (Dessin. J. et A. Dobrowolski).



Fig. 2. — Les restes des constructions près de la lagune (dépôts). Fouilles de sauvetage.

ce n'est pas le cas et il faut donc chercher ailleurs. L'occasion se présente un peu plus loin à l'ouest à savoir sur un site ancien, auparavant inconnu[9], situé à 6 kms à l'est de El Alamein, autrement dit, 96 kms à l'ouest d'Alexandrie. Le site s'appelle maintenant Marina el Alamein. C'est là que depuis quelques années, les autorités égyptiennes sont en train de construire le plus grand centre touristique en Nord-Égypte. C'est sur ce site que je voudrais m'arrêter un peu plus longtemps pour montrer à la fois la richesse inattendue d'une petite ville mais aussi pour réfléchir sur son organisation urbaine et ses maisons.

L'agglomération ancienne se trouvait au bord d'une grande lagune, protégée de la mer par une étroite bande de sable. L'endroit se situe au fond de l'antique baie de Plinthine, actuellement appelée baie des Arabes. Sa découverte fortuite et assez dramatique en 1985, est due aux ouvriers chargés de la construction du village touristique. C'est en nivelant le terrain avec les bulldozers pour tracer des nouvelles routes qu'ils ont d'abord déblayé et ensuite détruit plusieurs ruines antiques. Les premières fouilles de sauvetage en ville même ont été entreprises par le Service des Antiquités Égyptiennes vers la fin de 1986, puis à partir de 1987, les fouilles systématiques ont été menées dans la nécropole par une mission polonaise sous ma direction[10]. Les travaux égyptiens de sauvetage étaient concentrés surtout sur les parties du site les plus directement menacées par les constructions modernes. Leur but n'était pas le dégagement complet des monuments mais de montrer l'existence des ruines et donc d'obtenir pour le site le statut de non-aedificandi. Les travaux polonais se concentrèrent dans les régions des nécropoles occidentales mais aussi sur la documentation a posteriori de toutes les ruines dégagées auparavant au cours des fouilles égyptiennes de sauvetage. C'est sur la base de ces recherches préliminaires que nous fûmes en mesure de dresser en 1987 un premier plan d'ensemble du site[11].

En ce qui concerne l'histoire plus ancienne de cette zone, je voudrais vous renvoyer à des rapports déjà publiés[12]. Pour ne pas aller trop en détail, il suffit de se rappeler qu'il est bien possible que l'endroit en question corresponde à l'emplacement d'un des deux sites mentionnés par Strabon et Claude Ptolémée[13].

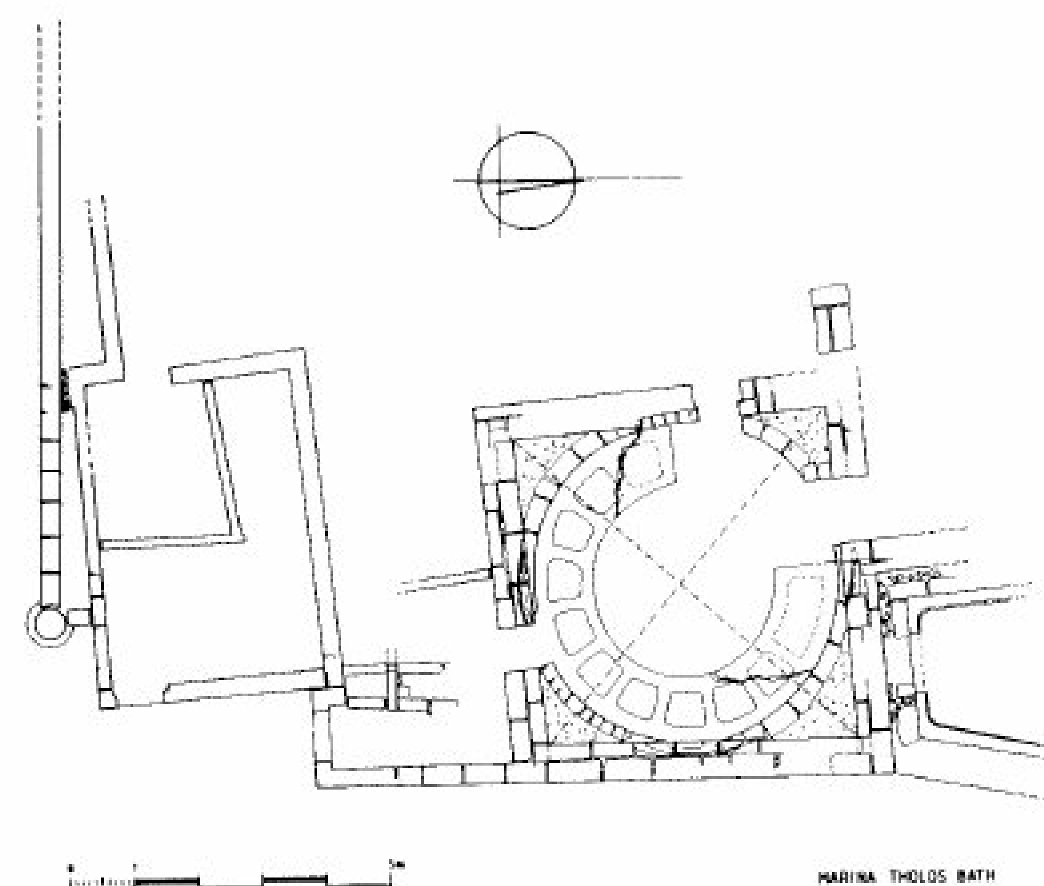


Fig. 3. — Plan de bains (Dessin: J. Dobrowolski).



Fig. 4. — Le tholos du bain. Vue du nord

A savoir, le premier, le port de Leucaspis dont la dernière mention provient du milieu du IIème siècle de notre ère (Claude Ptolémée); le second, le village d'Antiphrae, connu d'abord comme un grand centre producteur de vin — de très mauvaise qualité — puis comme diocèse. Les dernières mentions d'Antiphrae dont trois évêques sons connus[14], ont été conservées chez Hierocles et Stéphane de Byzance au VIème siècle et même chez Georges de Chypre en 606. Il est possible et même vraisemblable que les deux sites, le port et le village, aient fusionné au cours du temps en une agglomération plus grande. Les témoignages archéologiques trouvés sur le site tels les lampes, la céramique et les monnaies nous montrent qu'effectivement la ville existait à partir de l'époque ptolémaïque tardive jusqu'au début du VIIème siècle après Jésus-Christ. L'agglomération avait une localisation extrêmement favorable. Elle se trouvait sur la grande route maritime et terrestre entre la Cyrénaïque et Alexandrie. Évidemment, la ville devait avoir surtout une vocation commerciale mais aussi agricole. L'agglomération ancienne s'étendait sur plus d'un kilomètre le long de la côte sur la pente légère d'une crête calcaire qui domine les lagunes. Les maisons d'habitation et les édifices publics se trouvent sur le versant maritime de cette surélévation tandis que les nécropoles étaient placées des deux côtés de la ville à l'est et à l'ouest mais aussi sur le sommet de la crête ainsi que de l'autre côté du versant tourné vers l'arrière-pays. Cette dernière partie est maintenant complètement détruite par l'autoroute et les grandes carrières de pierres. Dans son ensemble, l'emplacement de la ville rappelle étonnamment la position d'Alexandrie. L'agglomération en forme d'une bande le long de la côte, était enfermée par les nécropoles et bien coupée de l'arrière-pays. En Alexandrie, il s'agissait du lac Mariout, ici de la plaine désertique. Comme dans la capitale, notre ville disposait d'un port bien abrité des vagues — une rareté dans cette zone.

À l'heure actuelle, on a identifié 47 édifices publics et privés tels que les installations portuaires, les dépôts, les bains, les édifices publics de caractère difficilement reconnaissable, de grandes citernes à eau et une église. Au sein des nécropoles ont été dégagés

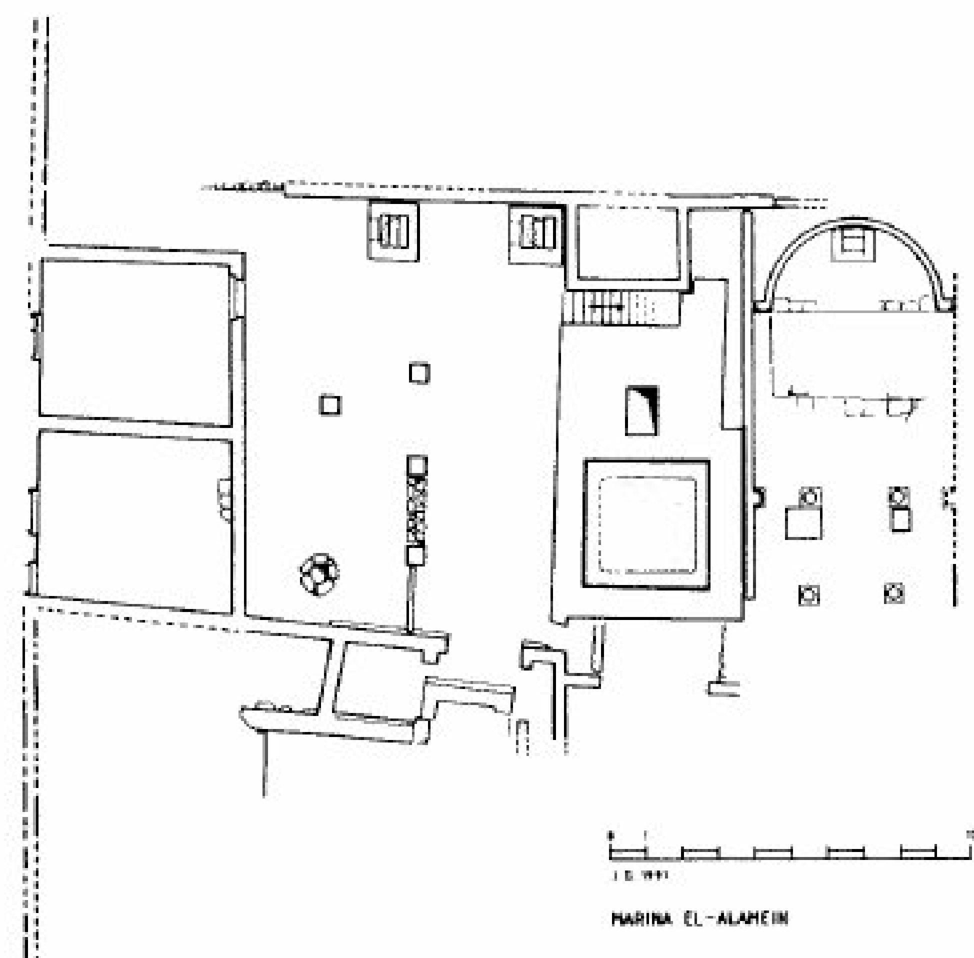


Fig. 5. — Plan de l'édifice avec une salle basilicale et podium (Dessin J. Dobrowolski).



Fig. 6 — L'édifice avec podium, vue de l'ouest.

plusieurs dizaines de tombeaux de différents types. Un nouveau plan, établi en 1993/94 et dessiné par mes collaborateurs les architectes J. et A. Dobrowolski, montre bien le site (Fig. 1).

En l'état actuel des travaux, on peut constater que la disposition des différents bâtiments dans l'ensemble de l'agglomération révèle une orientation comparable basée sur les deux axes principaux Nord-Sud, Est-Ouest. Cela peut suggérer soit l'existence d'une planification urbaine préconçue soit une adaptation parfaite à la morphologie du terrain qui invite à une telle disposition des bâtiments. Seuls quelques endroits où l'on a pu retrouver les passages entre les maisons (parfois pourvues d'égouts) suggèrent une trame des rues. Pourtant, on n'a pas pu véritablement trouver les traces d'une telle trame urbaine régulière, comparable à celle d'Alexandrie ou de Philadelphie, qui nous permettrait d'établir les dimensions des insulae individuelles. Il semble qu'à Marina, celles-ci n'ont jamais été bien définies. La zone habitée n'étant pas incluse dans des murs d'enceinte, les habitants ne se sentaient donc ni menacés ni ne souffraient d'un manque d'espace à construire. Cela est bien démontré par les dimensions très variées, mais en général grandes, des maisons particulières. Une autre observation qui se dégage de notre plan d'ensemble montre la concentration des bâtiments de caractère utilitaire — surtout les grands dépôts — tout près de la lagune (Fig. 2). Cela implique l'existence d'un port placé dans le voisinage. Les édifices publics par contre sont concentrés au milieu de la ville. D'abord ce sont les bains avec un tholos (Fig. 3). À l'intérieur du tholos se trouvaient neuf bassins individuels et un double. Les parois du bâtiment conservées par endroit jusqu'à 2 m. de hauteur, étaient faites avec de blocs calcaires placés sur le mortier de chaux. À l'intérieur du bâtiment, elles avaient la largeur de 14 à 20 cm tandis que les murs extérieurs avaient 30 cm. Dans le tholos (Fig. 4), les parois avaient une largeur double — 53 cm — (une coudée royale) pour pouvoir soutenir une coupole en briques cuites, dont seulement quelques traces subsistent. Le sol était couvert d'un mortier imperméable de chaux, mélangé avec de la terre cuite pulvérisée. Au nord du tholos se trouve un bassin-réservoir rectangulaire fait en briques cuites. C'est dans cet endroit que devait être localisé le four[16].

Le bain représente un type bien connu en Égypte à l'époque ptolémaïque et dans les premiers siècles de la domination romaine[17]. Notre bâtiment peut être daté du Ier siècle après Jésus-Christ. Au cours des fouilles de sauvetage, plusieurs lampes en terre cuite on été trouvées ainsi que des bouchons d'amphore, en plâtre, avec une inscription grecque donnant le tria nomina latin d'un certain Quintus Junius Marsus placé autour d'un mot Juliou[18]. Dans la proximité des bains, au sud, se trouve un large édifice pourvu d'une salle basilicale (Fig. 5) et d'un haut podium (Fig. 6) avec un réservoir d'eau. De ce podium, un escalier étroit mène vers une cour profonde à ciel ouvert avec les fours et une série de larges chambres du côté opposé du podium. Les murs de l'édifice, y compris la partie élevée furent construits avec de grands blocs calcaires. Au sud-est de la cour, un autre escalier, plus grand, menait à la porte donnant vers l'extérieur. Le caractère de cet édifice, dont seulement une partie a été déblayée n'est pas clair. La grande salle basilicale qui semble avoir eu deux rangées de colonnes n'a pourtant révélé aucune trace de décoration qui pourrait suggérer une église. Un autre grand bâtiment se trouvait du côté est. Presque complètement détruit par les bulldozers, il n'a conservé qu'un fragment de dallage, un autel en marbre et quelques blocs de corniches et d'architraves. Des deux côtés du centre public s'étendent les maisons privées. Nous en parlerons tout à l'heure. Avant de s'occuper de l'architecture de l'habitat, il faut mentionner encore une église à trois nefs (Fig. 7) localisée dans la périphérie orientale de la ville (voir plan Fig. 1). C'est une église orientée canoniquement est-ouest avec un narthex à l'ouest, et à l'est une abside bordée de prothesis et du diaconicon. Le type de cette basilique est plutôt ancien. Elle ne trouve pas en Égypte autant de parallèles qu'en Syrie ou en Cyrénaïque. En Égypte, c'est une petite basilique du Vème siècle à Abou Mina qui semble la plus proche[19]. L'église de Marina a été remaniée plusieurs fois. À une certaine époque, on a introduit des tombeaux dans l'aile nord. Les monnaies non stratifiées, que j'ai pu récupérer dans le bâtiment après les travaux de sauvetage, proviennent du IVème et Vème siècles.

Revenons maintenant à l'architecture de l'habitat. Les dimensions souvent considérables des maisons privées (Fig. 8 et 9) ainsi



Fig. 7 — L'église à trois nefs, vue de l'ouest.

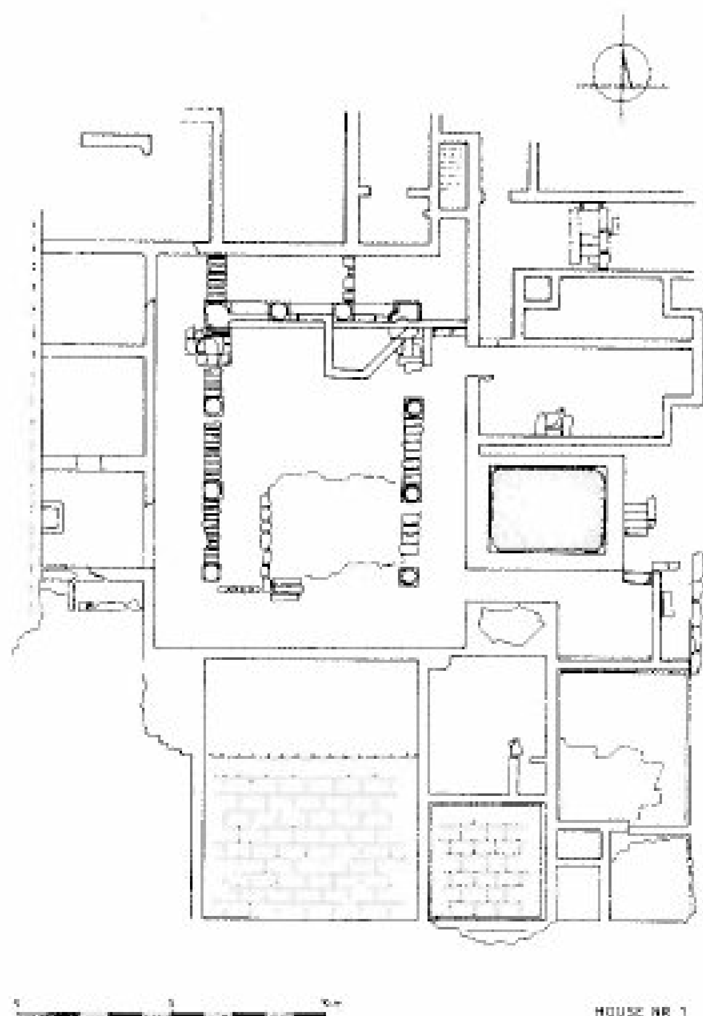


Fig. 8. — Plan de la maison n°1, avec la cour à péristyle, située dans la partie basse de la ville (Dessin U. Denis d'après K. Kaminski).

que leur décoration de qualité suggèrent qu'il s'agissait bien d'une population aisée qui se permettait de construire des résidences bien équipées. Ce sont les maisons à cour intérieure du type prostas ou d'une cour à péristyle, toujours pavée, et souvent décorée de peintures sur les parois latérales. Les colonnes, souvent peintes, étaient disposées soit sur un seul côté soit sur quatre, trois ou deux côtés. Dans cette cour donnent les différentes salles soit de réception, soit d'habitation[20]. Toutes les maisons étaient construites en blocs calcaires consolidés soit avec du mortier de terre d'agile, soit de mortier de chaux, les parois étant couvertes d'enduit de chaux et souvent décorées de peintures murales. Les pavements étaient en plaques de calcaire soigneusement ajustées. La décoration architecturale telle les colonnes, les architraves et les niches insérées dans les parois sont souvent d'une qualité extraordinaire. Toutes les maisons étaient équipées de grands réservoirs d'eau placés d'habitude en dessous des cours intérieures (Fig. 11). Parfois ceux-ci prenaient la forme d'un grand bassin au niveau du sol. Un système de canalisation permettait d'y rassembler l'eau de pluie (Fig. 12). L'eau coulait du toit à travers les tuyaux creusés à l'intérieur des colonnes du péristyle vers les égouts qui eux s'ouvraient sur les réservoirs. Certaines maisons possédaient des caves sous le rez-de-chaussée[21]. Dans un cas, ces dernières étaient particulièrement intéressantes. Il s'agissait de deux caves parallèles voûtées. L'extérieur des voûtes était recouvert d'une mince couche de sable, ensuite d'amphores mises à plat et finalement d'une autre couche de sable plus épaisse. L'isolation thermique à l'intérieur des caves devait être parfaite. On y accédait du rez-de-chaussée par une échelle.

Chaque maison était équipée d'une latrine, les immondices étant évacués en dehors du bâtiment par le moyen d'un égout spécial menant vers un réservoir. Certains espaces de la maison semblent destinés à abriter les animaux. Les traces d'escaliers suggéraient l'existence d'un étage supérieur. Il existait aussi de grands réservoirs d'eau indépendants. Creusés à même la roche dans la partie haute de la crête calcaire en périphérie de l'agglomération, ces citernes étaient pourvues de conduits d'eau qui descendaient vers la ville basse. Les différentes maisons étaient placées soit l'une à côté de l'autre comme nous le montrent par exemple les cinq

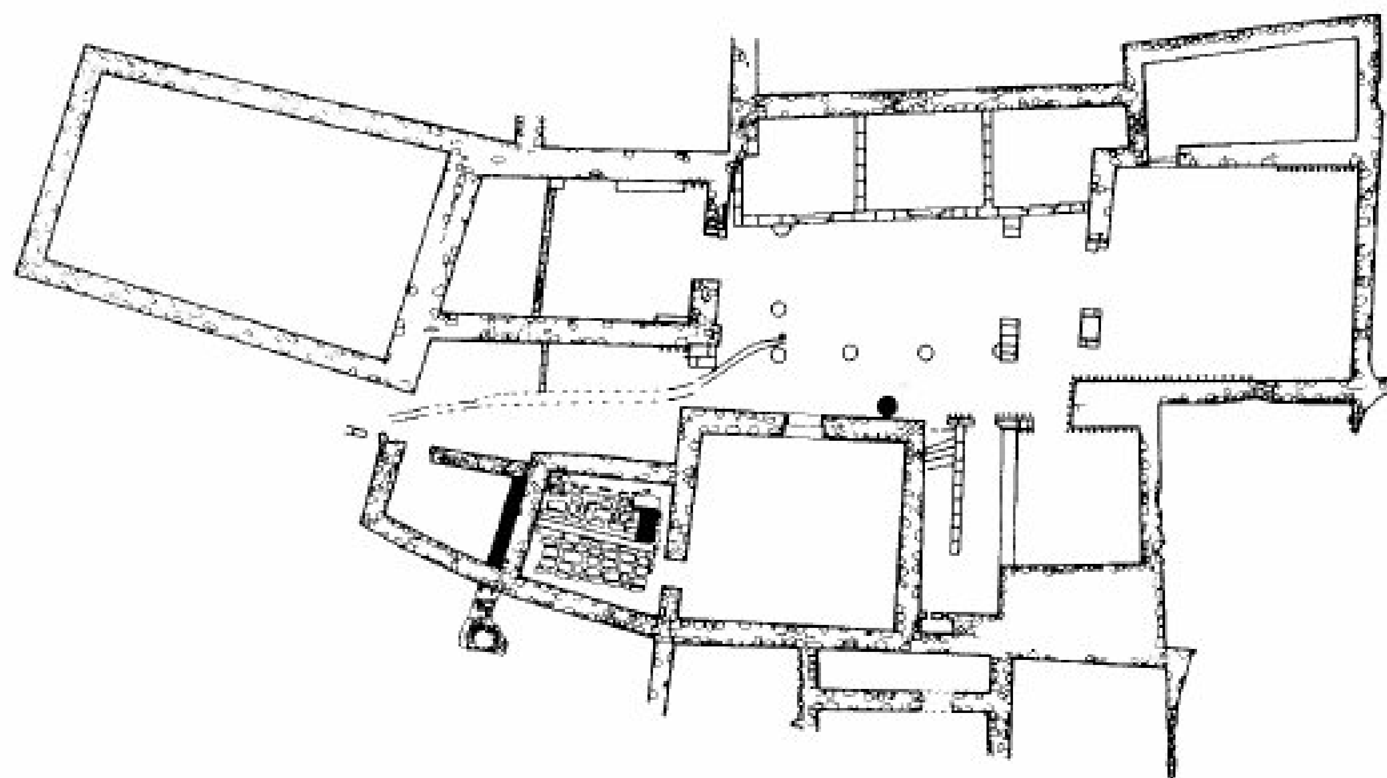


Fig. 9. — Plan de la maison n° 9 au centre ville (Dessin U. Denis d'après W. Bentkowski).



Fig. 10. — Maison n° 9. Vue de la cour centrale du côté ouest.



Fig. 11. — La cour avec un réservoir d'eau. Des deux côtés de la cour s'étendent les salles pavées de dalles calcaires.



Fig. 12. — Système de canalisation permettant de faire couler l'eau de pluie du toit vers le réservoir souterrain.

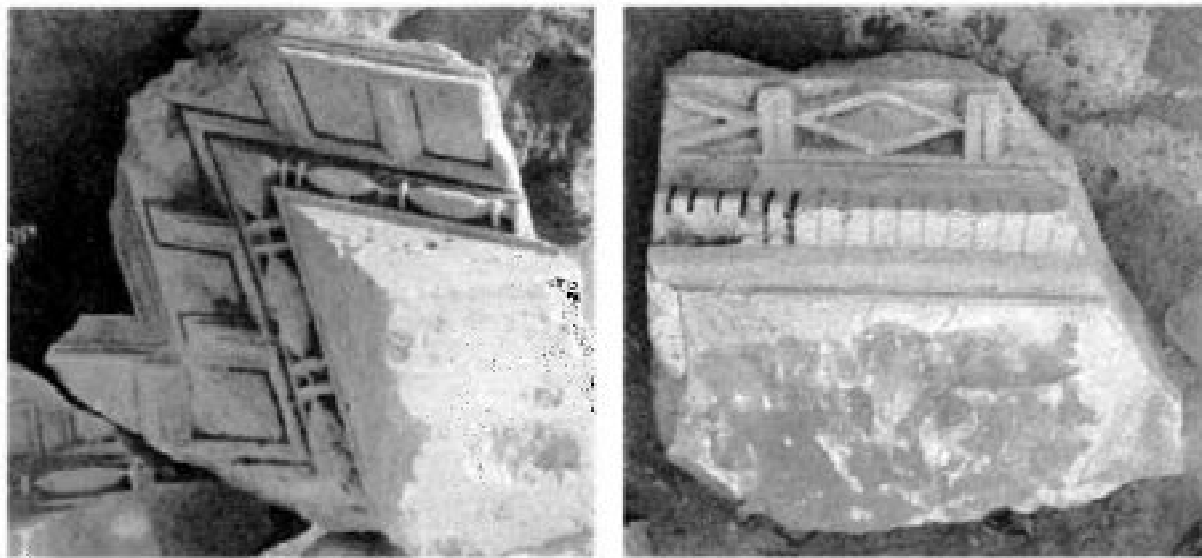


Fig. 13. — Fragments de la décoration architecturale.

édifices découverts au milieu de la ville, soit comme des villas isolées. Ces dernières se situaient aux abords du centre.

Il est intéressant de voir quelques exemples de la décoration architecturale (Fig. 13) qui nous donnent à penser aux meilleurs produits alexandrins. Ils proviennent des niches placées à l'intérieur des pièces, ou des frises. Une telle qualité était rare même dans la capitale. Il faut aussi rappeler les peintures murales (Fig. 14) qui d'ailleurs n'existent plus, mais qui jadis décoraient les parois des salles d'apparat; un trait exceptionnel de toutes ces maisons étaient les chapiteaux. À côté des exemples ioniens qui gardent souvent des traces de polychromie, on en a trouvé d'autres, de types tout à fait spéciaux que certains chercheurs ont considérés comme des produits non finis (Fig. 15). À première vue, ils rappellent des chapiteaux corinthiens inachevés ou simplifiés. Le calathos est en forme de cylindre lisse, s'évasant vers le haut, marqué parfois en bas d'un étroit anneau placé en général à la jonction du fût de la colonne. Quelques centimètres au-dessus de l'anneau passe une rangée de feuilles stylisées ou plutôt de pointes de feuilles placées à intervalle de 2 rangées se touchant par les côtés. Le dessin de la feuille est simplifié au point d'être presque réduit à une forme géométrique abstraite. La partie supérieure du calathos est lisse. Contrairement aux volutes sur les chapiteaux corinthiens ordinaires, celles du chapiteau à Marina émergent directement de l'abaque. D'autres types de chapiteaux sont identiques à des chapiteaux dits nabatéens.

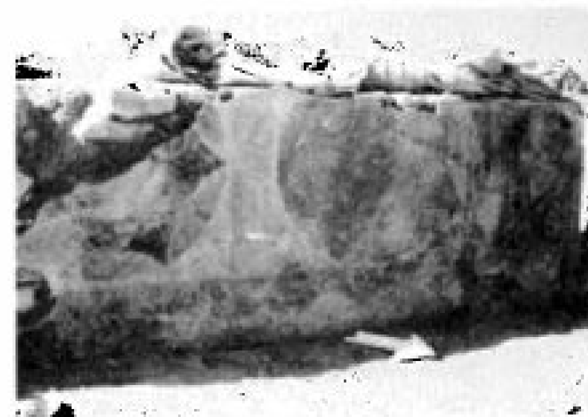


Fig. 14. — Peintures murales d'une pièce de la maison n° 9. Fouilles de sauvetage.



Fig. 15. — Le chapiteau «simplifié».

Leur présence ici a une importance capitale car ils semblent plus anciens que les chapiteaux semblables dans la région nabatéenne. Ils montrent donc la direction de l'influence.

Il y a aussi les chapiteaux corinthiens vrais mais exécutés de façon extrêmement originale. Sur un cylindre en calcaire, on a ajouté tout autour une couche épaisse de mortier de chaux, très dur, qui ensuite était sculptée pour former des rangées de feuilles d'acanthe et des volutes.

La ville a fourni une moisson riche en objets qui malheureusement ne sont pas stratifiés. Ce sont surtout des amphores, des lampes à huile, des unguentaria, mais aussi des aiguilles en os et des objets en verre. La céramique de table est représentée presque exclusivement par la sigillée chypriote mais aussi par quelques tessons de sigillée orientale A et d'Arrétine. Il y a des vases en relief d'importation (Fig. 16), des figurines en terre cuite, des lampes et des sculptures en marbre et en albâtre, qui montrent un syncrétisme religieux caractéristique de l'époque ptolémaïque et romaine. Les dieux grecs tels Dionysos, Aphrodite, apparaissent à côté de Sarapis et Isis; des autels avec des représentations d'Amon sous forme d'un bélier à côté d'autres portant des inscriptions grecques (Fig. 17), un faucon — Horus funéraire coiffé d'une double couronne égyptienne côtoie une représentation d'un agathodaimon.

Non seulement l'architecture de la ville mais aussi celle de la nécropole ont fourni un riche matériel. Cette dernière n'est pas le



Fig. 16. — Fragment d'un pichet cnidien à vin avec décoration en relief.



Fig. 17. — Autel avec les restes d'une inscription grecque.

sujet principal de ma communication. Il suffit donc de se rappeler que nous avons dégagé plus d'une vingtaine de tombeaux de formes très différentes[22]. Des fosses rectangulaires pour les enterrements individuels creusées dans le rocher vierge et surmontées de prismes bas, on passe vers les fosses surmontées par des petites (H. 2 m.) pyramides à degré. Puis ce sont les grands parallélépipèdes pourvus de 2 ou 3 loculi et décorés d'une colonne ou d'un pilier. Ces derniers sont couronnés d'un ou deux chapiteaux «nabatéens», auxquels s'ajoutent parfois un Horus funéraire ou un lion ou encore ils sont décorés d'un bas-relief représentant le défunt couché sur un lit funéraire. Il y a aussi des tombeaux à loculi entourés d'un mur d'enceinte. Finalement, on a trouvé des hypogées monumentaux (allant jusqu'au 42 m de long), composés d'une profonde cour intérieure à ciel ouvert, autour de laquelle s'ouvrent les grandes chambres funéraires avec des loculi. Un escalier lie la partie souterraine aux structures (pavillons) au-dessus de la terre.



Fig. 18. — Vue des tombeaux de la nécropole occidentale.

La structure architecturale complexe de ces tombeaux les rattache à la tradition égyptienne bien représentée par les tombeaux de l'époque tardive de l'Assasif en Haute Égypte[23].

Les formes différentes des tombeaux, leur décoration très variée et leur emplacement réciproque semblent refléter aussi bien la stratification sociale que les relations familiales.

Pour conclure, on peut dire que le tableau d'ensemble du site qui se dégage des fouilles de sauvetage en ville et des recherches stratigraphiques dans la nécropole nous montre que cette agglomération satellite d'Alexandrie dépendait à la fois de son arrière-pays agricole et du commerce extérieur. L'arrière-pays, maintenant presque désertique fut dans l'antiquité largement cultivé et servait d'appui à l'élevage des animaux. Les premiers colons semblent s'établir ici à partir du IIème siècle avant Jésus-Christ. Le site, situé comme il l'était sur la grande route terrestre et maritime entre la Cyrénaïque et Alexandrie, était censé jouer le rôle d'un point d'arrêt pour les voyageurs. Équipée d'un port, la ville pouvait facilement entretenir des relations avec l'étranger, ce qui est prouvé par la présence de multiples objets d'importation.

L'apogée de la ville se situe durant les trois premiers siècles de la domination romaine. Le déclin définitif a eu lieu au début du VII[ème] siècle, peu avant la conquête Arabe de l'Égypte. Les plans bien développés des maisons, l'infrastructure élaborée de ces dernières, les matériaux utilisés pour la construction, la décoration architecturale d'une surprenante qualité montrent que cette architecture peut être très utile pour approfondir nos connaissances sur l'architecture d'habitat dans la capitale même.

NOTES

1. Strabon 17, 1, 14 (Ed. LoebClassLib., London 1982); Claudi PTOLEMAEI, Geographia IV, 5-9 (ed. A. NOBLE, Leipzig 1843-1845, repr. G. Olms, Hildesheim 1966). Pour les autres auteurs, cf. W.A. DASZEWSKI et al., MDAIK 46, 1990, p. 16 et suiv.

2 Mahmoud EL FALAKI, Mémoire sur l'Antique Alexandrie (Copenhague 1872).

3. Plus spécialement, cf. F. NOACK, AM 25, 1900, p. 215 et suiv.; A. ADRIANI, Repertorio d'Arte dell'Egitto Greco-Romano, Serie C, vol. I-II (1966) p. 13 et suiv.; A. BERNAND, Alexandrie La Grande (1966), pp. 54-64; W.A. DASZEWSKI, Note sur la trame urbaine de l'ancienne Alexandrie, CRAI 1994, pp. 423-429.

4. W. HOEPFNER, «Vom Alexandria über Pergamon nach Nikopolis. Städtebau und Stadtbilder Hellenistischer Zeit», Akten des XIII Intern. Kongresses für Klassische Archäologie Berlin 1988, pp. 276-285.

5. G. GRIMM, «City Planning», Proceedings of the Symposion «Alexandria and Alexandrianism» at the J. Paul Getty Museum, Malibu, April 22-25, 1993, sous presse.

6. Cf. par ex. M. NOWICKA, La maison privée dans l'Égypte ptolémaïque (Wroclaw 1969), p. 147 et suiv.

7. M. RODZIEWICZ, Alexandrie III. Les habitations romaines tardives d'Alexandrie à la lumière des fouilles polonaises à Kom el-Dikka (Varsovie 1984); aussi G. MAJCHEREK, Excavation in Alexandria in 1991-1992, dans: Polish Archaeology in the Mediterranean (=PAM) IV, Warsaw University, Reports 1992 (1993) p. 14 et suiv.; id. PAM V (1994) p. 11 et suiv.

8. Cf. E. BRECCIA, Alexandrea ad Aegyptum (Bergamo 1922) p. 340 et suiv.; A. ADRIANI, Annuaire du Musée Gréco-Romain, 1940-1950 (Alexandrie 1952) p. 158 et suiv.

9. Des mentions se trouvent chez A. DE COSSON, Mareotis (London 1935) p. 125; J. BALL, Egypt in the Classical Geographers (Cairo 1942) p. 104.

10. W.A. DASZEWSKI et al., Excavations at Marina el-Alamein 1987-1988, MDAIK 46, 1990, p. 15-51; pour les saisons suivantes, voir Daszewski, PAM II, Reports 1989-90 (Warsaw 1991) p. 31-37; id. PAM III, p. 29-38; id., PAM IV, p. 23-31; id., PAM V, p. 21-33; id., CRAI Avril-Juin 1993, p. 401-418.

11. Pour ce plan, cf. DASZEWSKI, MDAIK 46 o.c.p. 19-20, figs. 1 et 2.

12. Plus haut note 10, plus spécialement, dans le MDAIK 46 et CRAI 1993.

13. Cf. plus haut, note 1.

14. D. ROQUES, Synésios de Cyrène et la Cyrénaique du Bas-Empire (Paris 1987) p. 82, 112, 326 et passim.

15. Cf. M. NOWICKA o.c. plus haut n. 6, p. 105 et suiv., et figs. 62, 63.

16. Le déblaiement du bâtiment avait été récemment repris par le Service des Antiquités Égyptiennes.

17. E. BRECCIA, BSAA 19, 1923, p. 142-158; aussi R. GINOUVÈS, Balaneutike (1962) p. 186 et suiv.

18. Je voudrais remercier mon collègue Mr. Adam Lukaszewicz pour avoir déchiffré cette inscription très abimée.

19. Cf. P. GROSSMANN, Recenti resultati degli scavi di Abu Mina, Corso di Cultura sull'arte Ravannate e Bizantina 28 (1981) p. 125-147; idem, Essempli d'Architettura paleochristiana in Egitto dal V al VII secolo, p. 149-176.

20. Cf. NOWICKA, o.c. p. 113, 119 et suiv. et 151; aussi G. HUSSON, Oikia (Paris) p. 238 et suiv. Voir aussi p. 29 et suiv., et p. 45 et suiv.

21. Cf. NOWICKA, o.c. p. 114.

22. Voir plus haut note 10 et plus spécialement CRAI 1993, p. 401-418.

23. Cf. W.A. DASZEWSKI, The origins of Hellenistic Hypogea in Alexandria, dans: Aspekte spätägyptischer Kultur. Festschrift für E. Winter zum 65. Geburtstag (Aegyptiaca Treverensia 7) (Mainz 1994) p. 51-68.

LES NIVEAUX HELLÉNISTIQUES DE TELL EL-HERR*

Dominique VALBELLE

La fouille de Tell el-Herr a commencé en 1985[1]. Au cours de ces dix années, plusieurs grandes étapes de construction ont été reconnues, sur le tell[2], comme dans le reste du site[3]. Au moment où s'achève l'étude des niveaux les plus récents du tell — datant du Bas-Empire et de la période byzantine[4] —, il peut paraître raisonnable de se livrer à une récapitulation de nos connaissances actuelles concernant les niveaux que le *castellum* a recoupés lors de sa construction. Je regroupe temporairement sous le qualificatif «hellénistiques» l'ensemble de ces niveaux, par commodité. En fait, il est parfois difficile de différencier chronologiquement certaines structures juste antérieures ou juste postérieures à l'époque ptolémaïque. Les unes ont continué à exister durant cette période, les autres ont été édifiées alors que les bâtiments ptolémaïques étaient encore debout. L'étude de la céramique correspondante est en cours[5]. Elle commence à nous apporter des éléments précis de datation qui nous permettra, sous peu, de proposer, sinon des dates absolues, du moins des fourchettes chronologiques fines pour chacun de ces aménagements. La période envisagée aujourd'hui prend donc en compte, de manière générale, les quatre derniers siècles précédant l'ère chrétienne et le tout début de celle-ci.

Dans une région dont les sources littéraires contemporaines traitent abondamment[6], les évidences archéologiques ne sont pas encore si nombreuses. Avant de parcourir les vestiges hellénistiques de Tell el-Herr, un rappel de la situation qui prévalait à l'époque, le long de la frontière orientale du Delta n'est peut-être pas inutile[7]. Après la fin de la première domination perse[8], ce que nous savons de l'action des dernières dynasties indigènes

concerne surtout la défense de Péluse — clé de l'Égypte depuis Cambyse — par les Nectanébo: Nectanébo Ier, vainqueur de Pharnabaze et d'Iphicrate en 373, et Nectanébo II, vaincu par Artaxerxès III en 343. Le caractère stratégique du lieu est nettement mis en valeur par les auteurs classiques. Cette spécificité persiste sous Alèxandre et les Ptolémées, que la ville soit l'enjeu d'une véritable bataille sur terre ou sur mer, qu'elle accueille simplement les occupants successifs, ou encore qu'elle serve de base pour des opérations en direction de Raphia et Gaza.

D'après ces textes, les sites importants de la région frontalière semblent alors, d'est en ouest: Kasios, Gherra/Mohamedia, le Camp de Chabrias/le Camp d'Alexandre, les barathres de Péluse et Péluse elle-même. Plus à l'ouest, on arrive directement à Héracléopolis du Séthroïte, cependant que la documentation hiéroglyphique non régionale cite Tjarou[9]. Si l'on regarde les données archéologiques connues actuellement de site en site, en suivant le même chemin, le résultat est sensiblement différent. Deux inscriptions grecques de Gherra, découvertes hors fouille appartiennent à la période de transition entre les derniers Ptolémées et les premiers empereurs romains: une dédicace à Pélousios qui remonte au règne d'Auguste[10] et la dédicace funéraire du buste d'Héraklidès que l'on peut dater du Ier siècle avant notre ère[11]. L'épitaphe d'Hégésandros, fils d'Artémidoros qui provient d'El-Shoada, à l'est de Kanaïs[12], est plus ancienne: le début du IIIe siècle avant J.-C. A Kanaïs même, c'est surtout la céramique qui a permis d'identifier des structures datant de la fin de l'époque ptolémaïque[13].

Le vaste site de Péluse, qui fait l'objet d'une collaboration archéologique internationale très active, propose une gamme plus large d'attestations d'époque hellénistique. Deux missions ont mené une étude stratigraphique dans les secteurs qui leur avaient été attribués, à l'ouest de l'agglomération: l'une distingue deux époques de construction respectivement datables de la fin du IIIe-IIe siècle et des Ier-IIe siècles de notre ère[14]; l'autre a isolé non seulement des niveaux romains et ptolémaïques, mais aussi des niveaux antérieurs[15]. Les niveaux ptolémaïques sont caractérisés par leur céramique particulière et par une importante concentration de petits bronzes. Vers le centre de Péluse, la fouille d'entrepôts a

permis de découvrir de nombreuses monnaies ptolémaïques et des timbres amphoriques, rhodiens pour l'essentiel[16]. Récemment, une maison de plan romain, mais attribuable par son matériel archéologique à la fin de l'époque ptolémaïque, a été dégagée dans le même secteur[17].

Non loin de Tell el-Herr, que nous réserverons pour la deuxième partie de cet exposé, le site de Tell Kédoua/T 21 a, lui aussi, livré de la céramique d'époque hellénistique. Mais c'est surtout Tell el-Moutariq, au nord-est de Tell Héboua, qui en a fourni le plus grand nombre[18]. Enfin l'ensemble archéologique Qantara/Tell Abou Seifa, correspondant respectivement aux nécropoles et à l'agglomération de Silè, quoiqu'encore peu exploré jusqu'à présent, s'est révélé riche en documents contemporains. Divers types d'inhumations sont attribuables à la période ptolémaïque: les uns grecs, les autres égyptiens; relevant de la première catégorie, l'épitaphe de Léontiskos est à peine postérieure puisqu'elle remonte au règne d'Auguste[19]. Appartenant à la seconde, les sarcophages en calcaire découverts par Chaban dans quatre tombeaux en brique sont datables de la période ptolémaïque grâce aux inscriptions de trois d'entre eux[20]. Quant au gnomon exhumé par Clédat à Tell Abou Seifa, il est probablement du Ve siècle. Mais des monnaies des derniers Ptolémées avaient également été trouvées sur le site par le fouilleur[21].

Pour clore ce rapide tour d'horizon sur nos connaissances actuelles relatives à l'occupation de la région autour de Tell el-Herr durant l'époque hellénistique, plusieurs remarques s'imposent. Malgré l'étiquette «gréco-romaine» que l'on attribue volontiers à la plupart des sites répertoriés, les structures et niveaux romains et byzantins ont été beaucoup plus largement repérés jusqu'ici que les agglomérations ptolémaïques. De nombreux sites ont encore été peu fouillés en profondeur, mais les grandes réalisations qui ont fait la rénommée de Péluse — amphithéâtres, forteresse, bain, hippodrome, etc. — sont néanmoins postérieures à l'époque qui nous occupe aujourd'hui. Comme c'est souvent le cas, les données littéraires et les données archéologiques se complètent plus qu'elles ne se recoupent. On peut noter, par exemple, la pauvreté des témoignages militaires sur le terrain, situation que

l'utilisation stratégique du cours bas de la branche Pélusiaque décrite par les auteurs classiques pourrait expliquer. Les timbres amphoriques constituent un apport documentaire: ils attestent un commerce particulièrement actif entre cette région et Rhodes au IIIe siècle av. J.-C., puis avec l'Italie du sud au Ier siècle.

Sur le site de Tell el-Herr, un changement majeur se produit vers le début du IVe siècle av. J.-C. (Fig. 1). Tandis que, au centre de la forteresse du Ve siècle, les bâtiments perses — dégagés jusqu'ici — restent en usage, sont reconstruits sur le même plan ou agrandis en briques rectangulaires[22], vers le pourtour, nous découvrons peu à peu de grands bâtiments fondés plus ou moins profondément dans les couches archéologiques antérieures. Deux d'entre eux ont déjà été fouillés respectivement au nord-est[23] et à l'ouest. Un troisième secteur est en cours de dégagement au sud-ouest. D'autres sont visibles sous les restes du rempart romain au nord-ouest et au nord. En contrebas du tell, les plus anciens témoignages que nous ayons découverts sont du début de l'époque ptolémaïque. Un bain et une habitation ont été mis au jour. Enfin, il est probable qu'un ou plusieurs secteurs de la nécropole «gréco-romaine» explorée par Jean Clédat et sondée par Eliezer Oren doivent être attribués à la période hellénistique[24].

Les niveaux du IVe siècle présents sur le tell ne montrent guère, dans l'ensemble, de rupture importante avec les niveaux contemporains de la première domination perse. Ceux-ci se situaient alors à plus de deux mètres au-dessus du sol initial de la porte occidentale de la forteresse, la seule que nous connaissions jusqu'ici. Une pente avait été aménagée, à l'entrée, pour compenser cette différence et permettre le passage entre l'extérieur et l'intérieur. Mais, au IVe siècle, des constructions obstruent l'entrée qui ne pouvait donc plus être en fonction. Les murailles de terre crue sont manifestement en ruine, d'autant plus que les briques cylindriques dont elles étaient faites sont dénuées de paille et se décomposent rapidement sous l'effet combiné de la pluie, du vent et du soleil. Le tell se présente donc comme une colline constituée peu à peu par l'accumulation des vestiges antérieurs. La fouille du secteur situé immédiatement à l'est de cette porte a révélé la création, au VIe siècle, d'un bâtiment, reconstruit ensuite maintes et maintes fois et

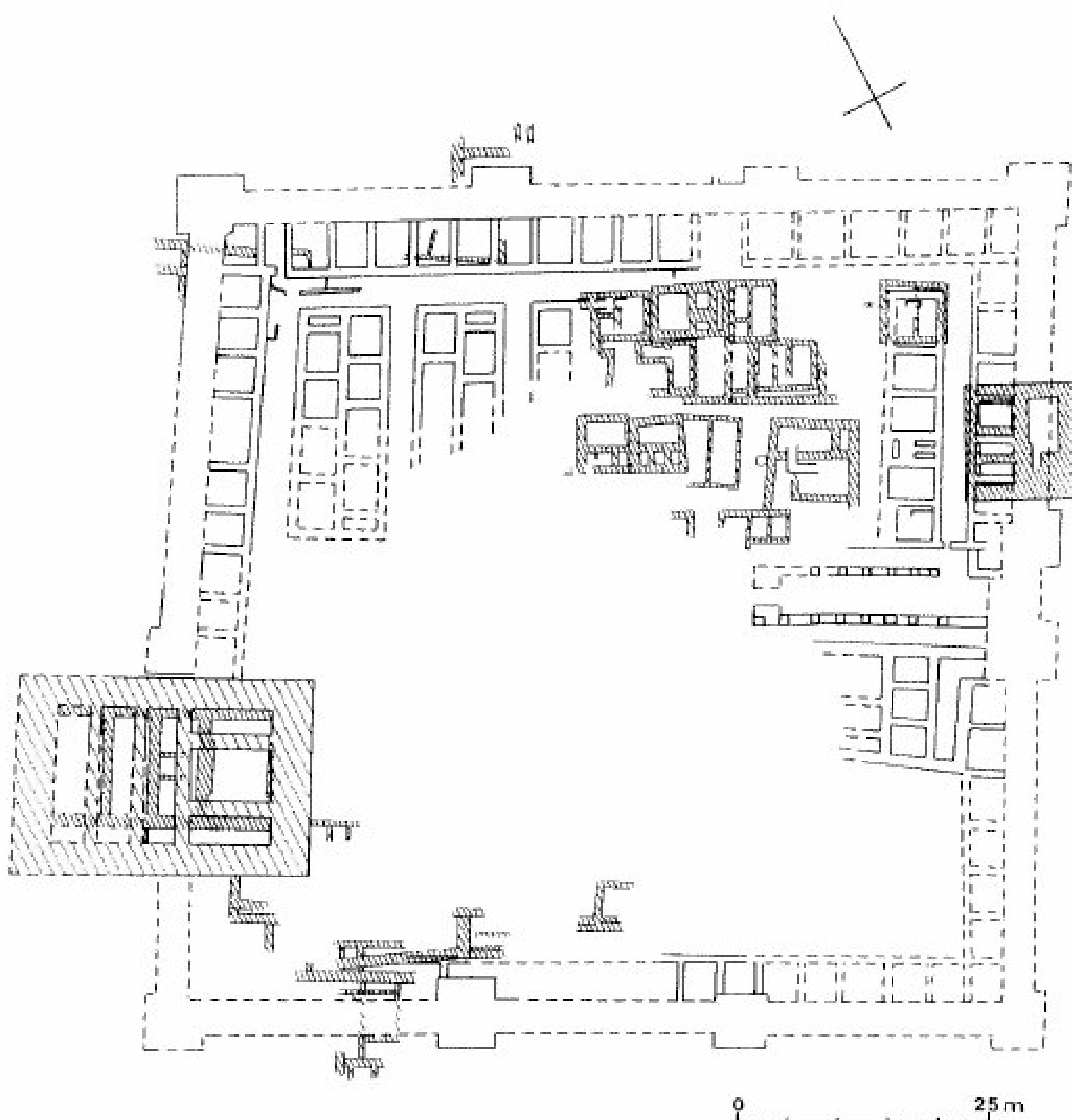


Fig. 1. — Schéma de position des constructions de la période hellénistique sur le tell.

conservé, malgré l'implantation du *castellum* à la fin du III[e] siècle ap. J.-C., jusqu'à l'abandon du site à l'époque byzantine.

C'est de la fin du IV[e] siècle que les études approfondies qui ont abordé la question[25] datent les sculptures votives du type de celles que nous avons retrouvées sous un plancher en bois, à l'intérieur d'une petite pièce d'environ un mètre de côté à l'angle nord-ouest de l'édifice. Rares sont les sculptures de cette catégorie découvertes au cours de fouilles régulières, malgré la fréquence des exemplaires répartis dans les musées du monde entier. Parmi les lots signalés par des fouilleurs, certains avaient déjà été éparpillés dans l'Antiquité, comme celui qui avait été révélé en 1919, lors du creusement d'un puits à proximité de l'entrée du temple de Khonsou à Karnak[26]. Le contexte de certains autres est difficile à préciser, comme celui qui fut recueilli à Saqqara en 1969 dans une gallerie d'ibis momifiés[27]. Plus significatives auraient pu être les trouvailles similaires de Pierre Montet à Tanis, si ce dernier avait été plus précis sur les circonstances de ces trouvailles dans une pièce du bâtiment XV — qu'il a nommé en conséquence la maison des Beaux-Arts — et dans le bâtiment XVI[28]. Dans ses archives, une note[29] signale qu'il a trouvé ces sculptures groupées dans «une petite pièce dallée», sous des «maisons».

La situation décrite dans cette note semble pouvoir être comparée à celle que nous avons constatée à Tell el-Herr. Notre lot de sculptures votives se compose de quatre têtes et de plusieurs bras et jambes. Les quatre têtes représentent une reine (Fig. 2), un roi (Fig. 3), un homme (Fig. 4) et un dieu à tête de bélier (Fig. 5). Seule la tête de roi a subi quelque détérioration. Les trois autres sont presque intactes. Les unes et les autres sont dépourvues de couronne, ce qui choque particulièrement dans le cas du bélier et même de la femme. La tête de roi rappelle le visage caractéristique de Ptolémée II[30]. La tête d'homme évoque les particuliers bénéficiant d'un culte à la Basse Époque[31]. Cette dernière est en terre cuite, tandis que les trois autres et les membres sont en stuc. Ce choix d'objets ne peut être interprété, ainsi que d'autres ensembles l'ont parfois été ailleurs[32], comme des essais de sculpteurs. Leur découverte dans un lieu clos, sous le sol duquel ils étaient disposés dans un lit de sable, les désignent soit comme des



Fig. 2. — Sculpture votive.



Fig. 3. — Sculpture votive.

objets sacrés mis au rebut, soit comme les éléments d'un dépôt de fondation d'un nouveau genre par rapport à la tradition égyptienne.

L'édifice qui les renfermait est en cours d'étude. Quoique dégagé en 1991 et fouillé en 1993 et 1994, le démontage de ses phases les plus récentes de reconstruction n'est pas achevé. Près de 8 siècles de transformations peuvent être suivis à condition de se livrer à un examen minutieux de celles-ci. L'intérêt de ce bâtiment se mesure certes à l'effort déployé pour le maintenir en usage à travers une aussi longue période, mais aussi au fait exceptionnel que constitue l'interruption du rempart du fort romain à sa hauteur. D'abord élevé sur des fondations de faible profondeur, il se dresse plus tard sur une plate-forme. Malgré de sérieuses destructions provoquées en surface par les bulldozers, lors de l'occupation militaire récente du site, quelques éléments de cette élévation étaient conservés sur plus d'un mètre de hauteur au-dessus de la plate-forme de fondation, au début de notre intervention. Dans ses phases anciennes, comme dans ses dernières phases de reconstruction, le plan de l'édifice ne semble pas incompatible avec l'hypothèse d'un temple (Fig. 6).

L'étude minutieuse de cet édifice de 25 m sur 20 m a été pour nous l'occasion de parcourir le dossier des bâtiments construits sur plates-formes qui sont souvent envisagés comme s'ils appartenaient à une seule et même catégorie. Cette vision est fausse, tant en ce qui concerne les structures architecturales elle-mêmes présentant tout un éventail de particularités distinctives, que du point de vue des fonctions[33]. Les fondations qui s'élèvent au-dessus du sol peuvent renfermer des espaces utilisables depuis le rez-de-chaussée — magasins —, ou perdus — caissons; celles qui sont entièrement ou partiellement enterrées sont volontiers conçues comme des caves avec un accès régulier — trappe ou escalier. Ici, les plates-formes successives aménagées lors des reconstructions les plus récentes du monument surélevaient nettement ce dernier par rapport au sol des monuments voisins, qu'il s'agisse de la période ptolémaïque ou de la période romaine. Mais la plate-forme, intégrant les vestiges des constructions antérieures, était pleine.

Les bâtiments dégagés vers l'angle nord-est de la forteresse achéménide — essentiellement des unités d'habitation reprenant



Fig. 4. — Sculpture votive.



Fig. 5. — Sculpture votive.

plus ou moins le plan du dernier niveau d'époque perse — sont contemporains des différentes phases de construction de l'édifice jusqu'à l'aménagement du *castellum*. Il est plus difficile de dater la cave fouillée à l'est[34], car le maigre matériel archéologique qu'elle renfermait n'est guère caractéristique. En revanche, les nombreux fragments de peinture polychrome recueillis dans une canalisation, à proximité, suggèrent plutôt l'époque romaine. Infrastructure d'une tour probablement en ruine au IIIe siècle de notre ère, elle fut recreusée, à la différence du bâtiment précédent, par les fondations du rempart du *castellum*. Quant aux différents murs mis au jour vers l'angle sud-ouest et vers l'angle nord-ouest, il faudra attendre les prochaines campagnes pour être en mesure de les attribuer à des ensembles cohérents. Mais certains d'entre eux remontent à l'époque hellénistique, comme le montrent quelques-uns des objets qui leur sont associés — monnaies, inscriptions, sculptures, terres cuites et céramique.

Sur le tell, la céramique hellénistique semble, jusqu'ici, ne constituer qu'une faible part du matériel recueilli. Toutefois, dans celui-ci, on reconnaît certaines formes caractéristiques de cette période. De la seconde moitié du IVe siècle, on peut citer des plats carénés, des jattes hémisphériques et des flacons ou bouteilles cylindriques. Dans les niveaux des IIIe-Ier siècles, la céramique locale consiste surtout en pots de cuisson globulaires à anses verticales, plats ou convexes à anses horizontales, et en coupelles convexes à lèvre rentrante. Parmi la céramique importée, outre les amphores de Chios et de Rhodes, les assiettes et les coupes attiques vernies noires et décorées de palmettes sont particulièrement nombreuses. Elles ont même fait l'objet d'imitations locales[35].

La partie basse du site n'a que superficiellement été explorée, jusqu'à présent, à l'exception d'un bain[36] que la découverte de monnaies dans une canalisation a permis de dater des premiers Ptolémées. Mesurant 18,50 m sur 25 m, il était composé de deux parties auxquelles on accédait par des entrées distinctes. J. Clédat avait fouillé quelques bâtiments dont le plan se lisait en surface. Mais ses sondages ne sont pas situés sur le croquis topographique qu'il a dessiné du site et les objets découverts, dont il fait l'inventaire, ne sont pas associés aux structures d'où elles proviennent. Il est donc



Fig. 6. — Le bâtiment ouest, vu de l'extérieur du tell.

difficile d'utiliser les notes qu'il a laissées de ces travaux[37]. En complément du plan topographique de l'ensemble du site, nous avions procédé à trois sondages en 1989. Ouverts en trois points distants les uns des autres et à des niveaux variés, ils renfermaient tous les trois de la céramique grecque et romaine, ainsi que des monnaies très oxydées mais datables, par leur module, de l'époque ptolémaïque. La reprise d'une reconnaissance systématique dans l'agglomération et dans les nécropoles devrait révéler la relation qui a pu exister entre les vestiges du tell et ceux qui subsistent en contrebas.

En effet, les vestiges hellénistiques et romains du tell, s'ils ont souvent détruit des niveaux perses qui les avaient précédés — quelquefois jusqu'à la première forteresse connue —, ont à leur tour beaucoup souffert des travaux de nivellement et d'aménagement du fort romain. Puis, à l'époque byzantine, ils ont été encore recreusés et perturbés à divers endroits, notamment dans tout l'angle sud-ouest du *castellum*. Enfin, l'occupation militaire récente du tell a fait disparaître les couches archéologiques les plus vulnérables. Les ruines en brique cuite du rempart romain et des casernements qui y étaient appuyés intérieurement ont mieux résisté aux bulldozers que les murs en brique crue battus par les vents et la pluie. L'angle sud-ouest, déjà extrêmement complexe, a été ravagé avant de servir de dépotoir. L'étude de ces niveaux est donc longue et difficile. Mais elle restitue des fragments importants de l'histoire de ce site qu'il importe maintenant de confronter aux données extérieures locales et régionales.

NOTES

* J'ai pu profiter, pour la rédaction de cette conférence, d'informations que Jean Yoyotte et Jean-Yves Carrez-Maratray ont bien voulu me communiquer sur certaines de leurs enquêtes en cours. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma vive reconnaissance.

1. D. Valbelle, «Entre l'Égypte et la Palestine, Tell el-Herr», *BSFE* 109, juin 1987, p. 24-38.

2. D. Valbelle et E. Louis, «Les trois dernières forteresses de Tell el-Herr», *CRIPEL* 10, 1988, p. 61-71; B. Gratien et D. Soulié, «La céramique de Tell el-Herr. Campagnes 1986-1987. Etude préliminaire, *ibid.*, p. 23-55; et D. Valbelle, «Recherches archéologiques récentes dans le Nord-Sinaï», *CRAIBL* juillet-décembre 1989, p. 594-607.

3. E. Louis et B. Gratien, «Tell el-Herr, premières observations sur l'agglomération antique» *CRIPEL* 12, 1990, p. 71-83.

4. *Le fort romain du Bas-Empire à Tell el-Herr*, à paraître aux éditions ERC.

5. Après les études de B. Gratien (voir supra n. 2 et 3) et *CRIPEL* 18 (à paraître), C. Defernez prépare une thèse de Doctorat sur *La céramique préhellénistique de Tell el-Herr* et la publication de la céramique provenant des niveaux hellénistiques.

6. J.-Y. Carrez-Maratray, *Péluse et l'angle oriental du Delta aux époques grecque, romaine et byzantine*, sous presse à l'IFAO. Testimonia n° 157-223.

7. *o.c.*, IVe partie.

8. D. Valbelle et C. Defernez, «Les sites de la frontière égypto-palestinienne», *Transeuphratène* 9, 1995, p. 93-100.

9. Communication de J. Yoyotte.

10. J.-Y. Carrez-Maratray, *o.c.*, Testimonia n° 392. La pierre fut achetée, durant son séjour à Tell el-Herr, par J. Clédat à des bédouins qui déclarèrent l'avoir trouvée à Mohamedia.

11. Le buste, repêché en mer au large de Mohamedia, est maintenant au musée d'Ismaélia. Le document est encore inédit. Il doit être publié dans le *CRIPEL* 18 (à paraître).

12. J.Y. Carrez-Maratray, *o.c.*, Testimonia n° 389.

13. H. Jaritz, S. Favre, G. Nogara, M. Rodziewicz et J.-Y. Carrez-Maratray, «Pelusium, prospection archéologique et topographique de la région de Kanaïs», *CRIPEL* 16, 1994, p. 154-160.

14. K. Grzymski, J. Anderson, J. Hayes, M. Abd el-Samie, A. El-Tabai et O. Hamza, «Canadian-Egyptian excavations at Tell el-farama (Pelusium) West: Spring 1993», *ibid.*, p. 116-117.

15. J.-Y. Carrez-Maratray et C. Defernez, article à paraître dans le *CRIPEL* 18.

16. Ces timbres se répartissent sur l'ensemble de la période, mais ils semblent nettement plus nombreux vers Ptolémée IV et V (communication orale de J.-Y. Carrez-Maratray).

17. Cette fouille a été conduite par J.-Y. Carrez-Maratray et A. El-Tabaï en 1994.

18. P. Ballet, «Moufariq» et P. French, «Third Intermediate to Ptolemaic Period», in: J. Bourriau et D. Valbelle éd., *An Introduction to the Pottery of Northern Sinai*, sous presse à l'IFAO (Cahiers de la Céramique).

19. J.-Y. Carrez-Maratray, *o.c.*, Testimonia n° 391.

20. *ASAE* 12, 1912, p. 69-75 et *BIFAO* 11, 1911, p. 29-38.

21. Gnomon: *RT* 37, 1915, p. 38-39; 38, 1916, p. 1-7 et 70-84; monnaies: F. Petrie, A.S. Murray et F.Ll. Griffith, *Tanis* II, 1888, *EEF* 4, p. 98-99.

22. *CRIPEL* 10, pl. 11 et 14.

23. *CRAIBL* juil.-déc. 1989, p. 602-603.

24. E. Oren, *Le Monde de la Bible* 22, mai-juillet 1982, p. 20-22.

25. B. Bothmer, *Egyptian Sculpture of the Late Period*, 1961, p. 85-86; K. Mysliwiec, «Towards a Definition of the 'Sculptor's Model' in Egyptian Art», *Études et Travaux* VI, 1972, p. 71-75.

26. *ASAE* 26, 1921, p. 214-221.

27. W. Emery, *JEA* 56, 1970, p. 8-10.

28. P. Montet, *Tanis*, 1942, p. 104-105.

29. Cette note m'été aimablement communiquée par J. Yoyotte.

30. E. Varga, «Contribution à l'histoire des modèles de sculpture en stuc de l'ancienne Égypte» *BMH* 16, 1960, p. 3-20.

31. Imhotep ou un autre; comparer la tête de statue colossale du prophète d'Horemheb (B. Bothmer, *o.c.*, p. 127-128 et pl. 93).

32. C'est pour cette raison que P. Montet a nommé le bâtiment XV, cité plus haut, «maison des Beaux-Arts»; cf. également E. Varga, *o.c.* et *BMH* 18, 1961, p. 3-19.

33. A.J. Spencer, «The Brick Foundations of Late-Period Peripteral Temples and their Mythological Origin», *Glimpses of Ancient Egypt, Studies in Honor of H.W. Fairman*, Londres, 1979, p. 132-137; C. Traunecker, «Les 'temples hauts' de Basse Époque: un aspect du fonctionnement économique des temples», *RdE* 38, 1987, p. 147-162; B. Muhs, «The Great Temenos of Naukratis», *JARCE* XXXI, 1994, p. 99-113.

34. Voir supra, n. 23.

35. D'après une note provisoire de C. Defernez.

36. *Le bain ptolémaïque de Tell el-Herr*, Mémoire de Maîtrise de Mohamed Abd el-Maksoud, Université de Lille III (1986).

37. F. Le Saout et D. Valbelle, «Les archives Clédat sur le Nord-Sinaï», *Journée d'études Jean Clédat* (sous presse).